V

LES PASSIONS, LES HOMMES ET L'HISTOIRE DANS L'ŒUVRE DE TITE-LIVE

PAR MICHÈLE DUCOS
Professeur à l'Université de Nancy II
23, boulevard Albert-Ier, B. P. 33.97, 54015 Nancy, Cedex

SOMMAIRE. — **Tite-Live** *insiste parfois sur l'action du destin, mais rapporte aussi de nombreux incidents mineurs et contingents qui suscitent l'indignation, la jalousie ou l'espoir et sont ainsi à l'origine d'importants bouleversements. Par là se dégage une théorie complexe de la* **causalité** *qui laisse aux hommes une place dans l'histoire. Elle rend l'***historien** *attentif au comportement des foules comme des individus, aux émotions et aux passions qui les entraînent. Ces descriptions reposent sur une représentation précise de la* **nature humaine** *où coexistent un élément rationnel et un élément irrationnel. Cette conception, qui traduit l'influence de l'***Académie**, *donne également lieu à toute une* **philosophie de l'histoire**.

EPITOME. — *Liuius, ut aliqua fato euenire contendit, sic permultas res dictu paruas refert quae iram uel inuidiam uel spem excitent et quamuis fortuitae sint, magni momenti sint, ita ut rerum causae multiplices fiant et aliquid in hominum potestate sit. Quare scriptor quomodo singuli uel populi se gesserint, quae senserint, quibusue animi motibus concitati sint tradere sibi proponit. Qui animo duas inesse partes significare uoluit, alteram rationalem, alteram rationis expertem, dum Academicos philosophos sequitur.*

Bien que l'on reconnaisse actuellement que Tite-Live a élaboré une véritable philosophie de l'histoire[1], elle n'a pas réellement fait l'objet d'une analyse approfondie permettant de dégager avec précision une réflexion sur les forces qui font l'histoire et les facteurs qui commandent le devenir des cités. En effet, outre les contraintes du récit historique, l'apparente simplicité de l'œuvre, la réserve même d'un historien qui s'interdit les interventions personnelles et le proclame, sa volonté enfin de rapporter les faits sans les « infirmer ni les affirmer »[2] rendent sa pensée difficile à saisir et nous invitent d'abord

1. Comme le suggérait déjà J. BAYET dans son introduction à l'œuvre de Tite-Live (C. U. F., t. I, Paris, Belles Lettres, 1940, p. XXXVIII) ; voir aussi P. G. WALSH, *Livy. His historical aims and methods*, Cambridge University Press, 1961, p. 46-81, et surtout T. J. LUCE, *Livy. The Composition of his History*, Princeton University Press, 1977, p. 230-297, qui remet en cause bien des idées reçues.

2. Selon la formule de la préface : *ea nec adfirmare nec refellere in animo est* (§ 6). Cette formule constitue l'affirmation d'une méthode qui n'a pas encore été véritablement étudiée et qui

à apprécier en lui l'artiste avec ses qualités de composition et de style que personne ne met en doute : nous n'avons pour nous guider ni prologues ni digressions comparables à celles de Salluste ou de Tacite. Il ne reste qu'une préface, quelques brèves remarques glissées très discrètement au fil du récit, quelques explications données dans des discours, les seuls passages qui posent en termes généraux des questions presque impossibles à insérer dans la trame du récit[3]. Toutefois, l'ampleur même de l'œuvre permet de découvrir des situations qui se répètent, des formules qui se font écho, en un mot, des thèmes récurrents ; en regroupant ces éléments, il devient possible d'examiner les données qui ont retenu l'attention de l'auteur. Les dimensions de cet article ne nous permettent évidemment pas de les analyser dans leur ensemble ; nous voudrions nous attacher à l'un de ces fils conducteurs : l'abondance des notations psychologiques, qui a souvent été relevée[4] ; elle nous invite à nous interroger sur le rôle des hommes, et plus largement, à rechercher quelle représentation Tite-Live se fait de la nature humaine et comment elle peut lui servir à expliquer l'évolution historique.

* * *

La présence des hommes dans l'histoire livienne relève de l'évidence : elle confère à l'œuvre un caractère original car notre auteur se préoccupe sans cesse de leurs réactions et, peut-être plus que des événements eux-mêmes, se soucie de leur résonance humaine pour les faire revivre dans leur vérité individuelle. L'attention qu'il porte à la psychologie constitue d'abord une technique d'écriture, un moyen qui permet d'animer les récits de bataille, aux dépens parfois de la précision dans les détails stratégiques ou militaires[5]. Faut-il néanmoins l'interpréter uniquement comme un procédé habile, qui offre l'intérêt de gommer des ignorances techniques? La psychologie se réduirait ainsi à un ornement du récit. Une telle explication est loin d'être satisfaisante : la préface vient la contredire puisqu'elle invite à étudier « avec toute l'attention dont on est capable, la vie et les mœurs d'autrefois, les grands hommes et la politique... »[6]. En mentionnant les données

doit beaucoup au scepticisme académique (voir cependant T. J. Luce, *Livy*, p. 139-157 et les brèves remarques de J.-M. André, *Le siècle d'Auguste*, Paris, Payot, 1974, p. 148).

3. Les discours de Tite-Live sont presque toujours analysés d'un point de vue rhétorique ou stylistique ; il faut pourtant souligner qu'ils permettent de poser des problèmes généraux qui éclairent l'ensemble du récit et d'instaurer des débats *in utramque partem* sur des questions controversées ; et tous les arguments utilisés sont importants quel que ce soit celui qui les emploie.

4. H. Bornecque, *Tite-Live*, Paris, Boivin, 1933, p 141, P. G. Walsh, *Livy*, p. 168-172.

5. Comme l'a suggéré P. G. Walsh, *The literary techniques of Livy*, dans *Rh. M.*, 97, 1954, p. 97-114.

6. *Praef.* 9 : *ad illa mihi pro se quisque acriter intendat animum, quae uita, qui mores fuerint, per quos uiros quibusque artibus domi militiaeque et partum et auctum imperium sit.*

qui devaient retenir le lecteur au cours du récit, Tite-Live exprimait son intérêt pour le comportement et les réactions des personnages et laissait deviner la place qu'il leur accorderait dans l'évolution historique de Rome.

Si l'on admet que l'historien ne vise pas tant à faire revivre le passé qu'à l'expliquer, qu'il choisit dans la masse brute des données fournies par ses sources, et introduit lui-même des relations entre les faits qu'il énonce[7], ce choix délibéré exprime la conviction que les hommes font l'histoire, ou bien laisse à tout le moins penser qu'ils ont une part dans le développement de la cité. Une telle affirmation a de quoi déconcerter. Comment peut-elle se concilier avec la présence d'un destin, affirmée assez souvent par Tite-Live — surtout dans les premiers livres — ou bien suggérée et annoncée par des prodiges[8]? La croissance et la réussite de Rome paraissent en effet voulues et déterminées par une providence divine, assurant en dépit des erreurs humaines la toute-puissance de l'*Vrbs*[9]. De telles forces limitent précisément la portée des décisions et des actions humaines et, au mieux, les transforment en instruments de la destinée. Leur présence ne s'exprime pourtant que dans les temps forts de l'histoire : fondation de Rome, lutte contre Véies, arrivée des Gaulois à Rome ou combats de la seconde guerre punique[10]. Et, à lire l'ensemble de l'*Ab Vrbe condita*, la thèse inverse ne paraît pas moins importante : loin de parler d'un *fatum* qui détermine à l'avance tout le devenir historique, l'historien s'attache à des circonstances imprévisibles et contingentes pour insister sur les grands bouleversements qu'elles susciteront[11]. De ces faits insignifiants et pourtant lourds de conséquences, ces *res paruae dictu*[12], selon la propre formule de Tite-Live, les exemples foisonnent : le plus évident et aussi le plus célèbre reste sans aucun doute l'élaboration des lois licinio-sextiennes de 367 qui

7. Comme le suggère J. Dhondt, *Histoire et reconstitution du passé*, in Ch. Perelman, *Raisonnement et démarches de l'historien*, Bruxelles, 2e éd., 1967, p. 83-105.

8. Cette question fondamentale est abordée par à peu près tous les auteurs qui traitent de Tite-Live (Walsh, *Livy*, p. 53-60). Voir aussi G. Stuebler, *Die Religiosität bei Livius*, Stuttgart-Berlin, 1941 et I. Kajanto, *God and Fate in Livy*, Turku, 1957.

9. Voir notamment F. Cupaiuolo, *Caso, fato e fortuna nel pensiero di alcuni storici latini : spunti e appunti*, dans le *Bollettino di Studi Latini*, 14, 1984, p. 3-38, qui insiste fortement sur ce point et les ouvrages cités *supra*, n. 8.

10. I, 4, 4 : *forte quadam diuinitus...* ; V, 19, 1 : *Veiosque fata adpetebant* ; V, 49, 1 : intervention providentielle de Camille au moment du paiement de la rançon aux Gaulois ; XXII, 42, 10 (peu avant Cannes) *di prope ipsi eo die magis distulere quam prohibuere imminentem pestem Romanis...* Voir J. Champeaux, *Forte* chez Tite-Live, dans *R. É. L.*, 45, 1967, p. 363-389 dans son analyse des « sens providentiels » de *forte*.

11. Cette question a déjà été analysée par E. Dutoit, *Les petites causes dans l'œuvre de Tite-Live*, dans *Lettres d'Humanité*, V, 1946, p. 186-205.

12. Cette expression est fréquemment employée par Tite-Live ; elle lui sert en premier lieu à attirer l'attention sur des détails caractéristiques (IV, 25, 13 ; V, 47, 8 ; IX, 30, 5 ; XXX, 34, 1 ; XXXIV, 1, 1), en second lieu à détacher ces incidents infimes qui auront d'importantes conséquences (VI, 34, 6 ; XXVI, 11, 5 ; XXVII, 9, 1 ; XXXII, 17, 9). La même idée est aussi exprimée par *momentum* ou *leue momentum* (XXV, 18, 3 ; XXVII, 15, 9 ; XXVII, 45, 3).

après dix ans de luttes auraient accordé aux plébéiens l'accès au consulat[13]. L'initiative du projet fut prise par C. Licinius Stolo et ce dernier reçut le soutien de son beau-père, le patricien M. Fabius Ambustus qui avait promis à sa fille la jeune Fabia « qu'elle verrait bientôt chez elle les mêmes honneurs que chez sa sœur ». Une modification constitutionnelle importante trouve ainsi son origine dans une blessure d'amour-propre et dans l'humiliation d'une jeune femme : sa sœur est mariée à un patricien qui fait alors partie des tribuns militaires à pouvoir consulaire et rentre chez lui entouré d'une nombreuse escorte et de licteurs. Tite-Live lui-même a mis sur l'accent sur les retentissements considérables de cet incident : « Un événement minime, comme il arrive souvent, intervint pour déterminer un mouvement d'une immense portée »[14]. Ces termes ne servent pas seulement d'introduction solennelle à une scène familière, ils expriment une règle générale et c'est l'une des premières fois où l'historien formule une constatation qui se retrouvera dans bien d'autres passages. Elle figure en effet dans le récit de nombreuses opérations militaires[15], elle est aussi présente dans des moments essentiels de l'histoire romaine, comme le siège de Capoue ou celui de Tarente[16]. Tite-Live se montre ainsi curieux de ces événements infimes ; cet attrait ne surprend assurément pas chez un écrivain qui n'est pas insensible aux détails anecdotiques ou aux humbles origines d'institutions importantes comme la censure[17]. Mais par l'utilisation de formules identiques, il détache ces incidents mineurs, insiste sur la disproportion entre la cause et l'effet, comme si ces facteurs insignifiants et accidentels permettaient toujours de renverser des situations[18].

Certes, dans les récits de bataille, l'historien laisse bien voir que ces coïncidences inattendues peuvent opérer de véritables retournements : il le rappelle au moment du siège d'Atrax, en 198 ; la ville est sur le point d'être prise, déjà les remparts sont abattus mais l'armée romaine se heurte à une résistance inattendue des Macédoniens ; une des tours, enfoncée dans une ornière, manque de s'effondrer et cet incident fortuit, joint à la lutte que continue à mener l'ennemi, jette

13. VI, 35 et suiv. Nous laissons bien sûr de côté dans ce travail tous les problèmes historiques que pose cette loi ; voir K. von Fritz, *The reorganisation of the Roman Government and the so-called Licinio-Sextian Laws*, dans *Historia*, I, 1950, p. 3-44 ; J.-C. Richard, *Sur le plébiscite ut liceret consules ambos plebeios creari*, dans *Historia*, 28, 1979, p. 65-75.

14. VI, 34, 5 : *parua, ut plerumque solet, rem ingentem moliundi causa interuenit.* (Trad. J. Bayet, Paris, Belles Lettres, 1966.)

15. XXI, 43, 11 ; XXVI, 11, 5 (Hannibal devant Rome) ; XXVII, 45, 3 (avant la bataille du Métaure) ; XXX, 34, 1 (à Zama) ; XXXII, 17 (siège d'Atrax).

16. XXV, 18, 3 : *Restituit tamen his (scil. Romanis) animos et illis minuit audaciam parua una res ; sed in bello nihil tam leue est quod non magnae interdum rei momentum faciat.* XXVII, 15, 9 : *Fabium Tarentum obsidentem leue dictu momentum ad rem ingentem potiundam adiuuit.*

17. IV, 8, 2 : *Idem hic annus censurae initium fuit, rei a parua origine ortae quae deinde tanto incremento aucta est ut morum disciplinaeque Romanae penes eam regimen...*

18. Telle est la conclusion à laquelle parvient E. Dutoit, *art. cit.*, p. 202-205.

la terreur chez les Romains. Tite-Live a lui-même souligné l'inquiétude du consul L. Quinctius qui redoute les conséquences de cet échec pour l'ensemble de la campagne car « elle dépend la plupart du temps de l'influence de petits faits »[19]. D'ailleurs, en s'attachant à ces ressorts minimes et imprévisibles, il retrouvait des remarques faites avant lui par César : « ils oubliaient les hasards auxquels chacun est exposé à la guerre et les causes souvent infimes — une conjecture erronée, une panique soudaine, l'obstacle d'un scrupule religieux — qui ont amené de graves défaites »[20].

Il est toutefois plus délicat d'appliquer la même analyse à des situations plus complexes ; l'historien a d'ailleurs mis ses lecteurs en garde contre une interprétation trop hâtive en déclarant : « c'est toujours ce que l'on ajoute en dernier lieu qui semble avoir entraîné l'affaire entière »[21]. De fait, lors de la prise de Tarente réalisée par Fabius Maximus en 209, l'intervention d'un *leue momentum* ne fait aucun doute : le chef de la garnison installée dans la ville par Hannibal, éprouve une vive passion pour une jeune femme dont le frère se trouve dans l'armée romaine. Et peu à peu ce dernier finit par convaincre le commandant de livrer aux Romains le secteur qu'il garde. Par là est assurée la conquête de la ville ; ou plutôt elle se trouve facilitée, « aidée », selon l'expression de notre auteur[22], par cet heureux concours de circonstances. Mais la situation ne s'en trouve pas changée : il y a longtemps que l'on mène une lutte acharnée pour cette ville[23] : le général est à l'affût de la moindre occasion et tout est prêt pour l'attaque. Le départ d'Hannibal qui, en 211, avait mis le siège devant Rome, permet la même interprétation ; son irritation est accrue par un incident minime, la vente du terrain sur lequel se trouve son camp, mais cette blessure d'amour-propre s'ajoute à d'autres faits : le départ des légions pour l'Espagne et surtout les orages de pluie et de grêle qui éclatent chaque

19. XXXII, 17, 9 : *Id consul aegre passus nec eam ignominiam ad unius modo oppugnandae moram urbis, sed ad summam uniuersi belli pertinere ratus, quod ex momentis paruarum plerumque rerum penderet.*

20. *B. C.* III, 72, 4 (à propos des Pompéiens) : *Non denique communis belli casus recordabantur, quam paruulae saepe causae uel falsae suspicionis uel terroris repentini uel obiectae religionis magna detrimenta intulissent...* Une idée voisine figure chez Cicéron (*Phil.* V, 9, 26) : *Minimis momentis, patres conscripti, maximae inclinationes fiunt cum in omni casu rei publicae tum in bello et maxime ciuili, quod opinione plerumque et fama gubernatur.* Tite-Live reprend ainsi des constatations déjà faites, se fait l'écho d'une opinion répandue, mais il accentue la fréquence et l'importance de ces incidents en les rapportant systématiquement et, surtout, il les insère dans une réflexion d'ensemble sur la causalité historique.

21. XXVII, 45, 6 : *semper quod postremum adiectum sit, id rem totam uideri traxisse.* Cette remarque s'insère d'ailleurs dans des réflexions sur l'influence des petits détails dans la conduite d'une guerre.

22. XXVII, 15, 9 : texte cité *supra*, n. 16. L'emploi du verbe *adiuuare* montre clairement que le général a su profiter de cette heureuse coïncidence mais qu'elle n'a pas tout fait.

23. Tite-Live a souligné plus haut (XXV, 39, 21) que le chef de la garnison romaine est « attentif à toutes les occasions de livrer bataille ». De même, Fabius Maximus a multiplié les préparatifs matériels qui devaient permettre la prise de la ville.

fois que les deux armées tentent de livrer bataille, et que les Carthaginois eux-mêmes interprètent comme une intervention divine[24]. Pour toutes ces raisons, Hannibal lève le camp. Considérés isolément, ces éléments infimes ne sont rien ; ils ne renversent pas véritablement une situation, mais mettent en marche un mécanisme prêt à fonctionner : il y a longtemps que l'on combat pour reprendre Tarente, longtemps que les plébéiens luttent pour obtenir l'égalité des droits. Et il y a longtemps que le mécontentement se propage quand l'arrivée pitoyable d'un ancien centurion, ruiné par les guerres, réduit en esclavage par les dettes dont il n'a pu s'acquitter, soulève la colère de la plèbe et provoque une émeute[25]. De cette agitation naîtront les projets de loi agraires puis la première sécession plébéienne. Dans une situation déjà mûre, où l'issue se laisse entrevoir, ces incidents donnent donc l'impulsion initiale et amènent des transformations considérables : la mort de Lucrèce ou celle de Virginie surviennent aussi à un moment où grandit l'impopularité des décemvirs, où Tarquin le Superbe se fait haïr, et constituent ainsi l'élément moteur et imprévisible qui, en s'unissant à d'autres facteurs, aboutit au renversement des tyrans[26].

Par là se dégage une théorie complexe de la causalité qui met en jeu plusieurs types de facteurs : sans négliger l'intervention providentielle ou les conditions matérielles[27], elle fait intervenir le rôle du temps, le mûrissement insensible des situations, ce qui ne surprend pas chez un auteur qui a le sens de la durée et des évolutions lentes[28]. En même temps, elle tient compte d'éléments plus contingents : des impondérables qui dans une situation donnée, apportent l'impulsion initiale et peuvent entraîner des bouleversements considérables[29].

24. XXVI, 11, 6-7 : *Minuere etiam spem eius duae aliae, parua magnaque, res : magna illa, quod cum ipse ad moenia urbis Romae armatus sederet, milites sub uexillis in supplementum profectos audiit ; parua autem, quod per eos dies eum forte agrum, in quo ipse castra haberet, uenisse, nihil ob id deminuto pretio, cognitum ex quodam captiuo est. Id uero adeo superbum atque indignum uisum, eius soli, quod ipse bello captum possideret habereteque, inuentum Romae emptorem, ut extemplo, uocato praecone, tabernas argentarias quae circa forum Romanum essent iusserit uenire.* Mais Tite-Live avait rapporté juste avant (§ 2-3) les orages de pluie et de grêle qui avaient empêché les deux armées de livrer bataille et ajouté (§ 4) : *In religionem ea res apud Poenos uersa est, auditaque uox Hannibali fertur potiundae sibi urbis Romae modo mentem non dari, modo fortunam.*

25. II, 23, 3-8 ; ce récit est introduit par la remarque suivante (§ 2) : *Inuidiamque eam sua sponte gliscentem insignis unius calamitas accendit.*

26. I, 58 ; Tite-Live a signalé plus haut que le régime était devenu odieux aux sujets de Tarquin (57, 2). Il en va de même pour les décemvirs dont l'impopularité est croissante (III, 37-38) avant même la mort de Virginie (III, 44-48).

27. Elles jouent un rôle aussi bien dans l'exposition de Romulus et de Rémus avec la crue du Tibre, que dans la bataille de Cannes (XXII, 43, 11) ; et c'est en somme la « Fortune » avec la fuite imprévue d'une bête de somme qui déclenche la bataille de Pydna (XLIV, 40).

28. C'est ce que révèle par exemple le début du livre II (1, 4-6) où Tite-Live insiste sur la maturité nécessaire pour profiter pleinement de la liberté.

29. Tous les incidents mineurs n'entraînent pas nécessairement de profonds bouleversements, mais parfois des créations plus ou moins durables : c'est le cas pour l'autel de la Pudeur plébéienne créé à la suite d'une querelle entre des femmes (X, 23). Il faut donc que soit réuni tout un ensemble de conditions pour que les *res paruae* déclenchent un mouvement important. Voir à

Cette analyse, qui laisse place à toutes les possibilités, sans vraiment en éliminer une seule, mais sans en privilégier une seule, permet de sauvegarder l'influence humaine dans l'évolution historique. Elle révèle que Tite-Live n'a pas voulu donner une vision dogmatique de l'histoire, mais mesurer la complexité du devenir, apprécier des facteurs qui ne relèvent pas du déterminisme, en un mot concilier destin et liberté humaine. Un tel choix le rend sans doute proche des questions posées dans le *De fato*[30] ; il lui permet en tout cas de rester attentif aux hommes, à leurs actions comme à leurs réactions.

* * *

Les différentes situations que nous avons envisagées jusqu'ici présentent en effet un caractère commun qui a rarement été souligné ; elles font toutes intervenir des sentiments ou des émotions : une histoire d'amour permet la prise d'une ville, la liaison entre le jeune Aebutius et l'affranchie Hispala Fecennia fait découvrir la conjuration des Bacchanales car l'intervention de cette dernière la fait connaître aux autorités, et à Ardée, la rivalité amoureuse entre un membre de la *nobilitas* et un plébéien fait quasiment naître une guerre civile[31]. Dans l'incident qui aboutira aux projets de lois ouvrant le consulat aux plébéiens, l'essentiel n'est pas le geste du licteur qui frappe à la porte, mais la sérieuse blessure d'amour-propre qu'il suscite : on se moque de la jeune Fabia et elle se sent doublement humiliée. Tite-Live insiste fortement sur ce point et nous fait mesurer la rapidité et l'intensité de sa réaction : « cette moquerie perça d'épines ce cœur de femme impressionnable »[32]. C'est donc par leur retentissement humain, dans une situation donnée, par le bouleversement affectif, souvent imprévisible, qu'ils créent que ces menus épisodes peuvent avoir des conséquences considérables et influer même sur l'évolution des États. Les sentiments qu'ils font naître peuvent varier : blessure d'amour-

ce propos la théorie des circonstances concomitantes dans G. Curcio, *La filosofia della storia nell'opera di T. Livio*, dans *Rivista Indo-Greca*, 1, 1917, p. 77-85.

30. Le *De fato* oppose en effet au déterminisme une part de liberté humaine et se distingue ainsi des stoïciens. Les questions délicates que pose ce traité encore mal étudié, ne nous permettent pas de l'examiner ici de façon plus détaillée. Voir d'une manière générale D. Amand, *Fatalisme et liberté dans l'Antiquité grecque*, Paris, 1945 ; et pour le stoïcisme A. A. Long, *Freedom and Determinism in the Stoic Theory of Human Action*, in A. A. Long, *Problems in Stoicism*, Londres, 1971, p. 173-199 ; P. L. Donini, *Fato e volontà umana in Crisippo*, dans les *Atti dell'Accademia delle Scienze di Torino*, 109, 1975, p. 187-230 ; M. E. Reesor, *Necessity and fate in Stoic Philosophy*, in J. M. Rist, *The Stoics*, University of California Press, 1977, p. 187-202. Pour les liens de Tite-Live avec l'Académie, voir *infra*, n. 59.

31. XXXIX, 8-17 ; IV, 9.

32. VI, 34, 7 : *ceterum is risus stimulos paruis mobili rebus animo muliebri subdidit. Frequentia quoque prosequentium rogantiumque num quid uellet credo fortunatum matrimonium ei sororis uisum suique ipsam malo arbitrio, quo a proximis quisque minime anteiri uolt, paenituisse.* (Trad. J. Bayet.)

propre, terreur, ou espoir, mais tous sont importants par leur vivacité même, voire leur excès.

Ces exemples ne constituent pourtant pas un cas particulier et isolé ; et leur présence est bien loin de révéler la seule influence de l'histoire tragique[33]. Les ressorts psychologiques que nous avons découverts ne forment pas une exception et se retrouvent dans bien des situations. Tout au long de son œuvre, Tite-Live se montre attentif aux réactions violentes ou imprévisibles et fait également ressortir la mobilité dans les sentiments, qui caractérise bien des personnages. Ces éléments affectifs tiennent une place qui n'est pas négligeable dans les récits de bataille où peuvent figurer toutes les gammes de la honte ou de la terreur suscitées par des situations imprévues et aussi vite dissipées qu'elles étaient apparues. Lors d'un combat contre les Volsques, par exemple, seules la vue de Camille et l'énergie avec laquelle l'ancien dictateur, déjà âgé, marche au combat, réussissent à calmer les soldats subitement effrayés par l'ennemi[34]. Pendant la seconde guerre punique, en 212, sur le territoire de Capoue, un combat singulier, qui oppose T. Quinctius Crispinus au Campanien Badius, réussit à rendre courage aux troupes, dès qu'elles ont vu la fuite du Campanien[35]. Ces réactions ne sont pas moins importantes, lorsque l'historien nous décrit ces terribles moments de panique où l'ennemi se lance dans des incursions soudaines et s'approche de Rome : en 461, les Èques s'avancent en territoire romain, les paysans affluent aux portes de la ville et augmentent l'effroi en répandant de faux bruits ; les nouvelles circulent, se déforment et la terreur grandit[36]. Mais l'arrivée du consul T. Quinctius suffit à tout faire rentrer dans l'ordre : *id remedium terrori fuit* déclare l'historien[37] et la brièveté de la formule permet d'insister sur la rapidité de ce changement d'attitude ; la terreur se dissipe aussi soudainement qu'elle était née. La colère n'est pas moins prompte à naître que la terreur : en 476, les insultes des Véiens font oublier aux soldats leur ressentiment contre les consuls ; cette *imperita multitudo* hésite entre l'indignation et le refus d'offrir une victoire aux patriciens[38] ; mais « ce conflit de haines » est provi-

33. Voir sur cette question B. L. Ullman, *History and tragedy*, dans *T. A. P. A.*, 73, 1942, p. 25-53 ; F. W. Walbank, *History and tragedy*, dans *Historia*, 9, 1960, p. 216-234 ; C. O. Brink, *Tragic history and Aristotle's school*, dans les *Proceedings of the Cambridge Philological Association*, 6, 1960, p. 14-19.

34. VI, 8, 2 : *Quod ubi uidere (scil. milites), ipsum Camillum iam ad munera corporis senecta inualidum, uadentem in hostes, procurrunt pariter omnes clamore sublato...* Dans le chapitre précédent, Tite-Live a insisté sur l'effroi et l'abattement des soldats.

35. XXV, 18, 3-15 (texte cité *supra*, n. 16), et aussi : *parua momenta in spem metumque impellere animos* (XXVII, 45, 4).

36. III, 3, 2-6 ; voir notamment le § 4 : *ab his proxumi audita incerta eoque uaniora ferre ad alios. Cursus clamorque uocantium ad arma haud multum a pauore captae urbis abesse.*

37. III, 3, 5.

38. II, 45, 5 : *at imperitae multitudini nunc indignatio, nunc pudor pectora uersare et ab intes-*

soirement résolu puisque les Romains finissent par se ruer au combat et remporter la bataille. Outre la naissance soudaine de l'indignation, la facilité à passer d'un excès à l'autre, ce passage offre l'intérêt de montrer des hommes partagés entre deux sentiments contradictoires ; ce n'est pas l'unique moment où Tite-Live se livre à une telle analyse. En effet, il décrit fréquemment des soldats aussi effrayés par l'ennemi que par leur général et qui, dans la confusion de leurs sentiments, ne savent à quelle crainte céder[39] : la vue de l'ennemi suscite la terreur et le désir de fuir, la vue du général, qui intervient parfois vigoureusement pour les menacer, voire abattre les fuyards, suscite un nouvel effroi. Chaque fois, ces sentiments naissent et se succèdent dans l'instant comme s'il s'agissait de réactions immédiates et instinctives, qui se caractérisent par leur soudaineté et leur intensité. Poussée à son paroxysme, cette mobilité dans les impressions se change chez les foules en une versatilité qui ne ressort pas simplement des descriptions, mais des formules mêmes de l'historien : il les qualifie d'incertaines ou de *mutabiles*[40] ; et dans le discours que le futur Scipion l'Africain adresse à ses soldats qui s'étaient mutinés, il compare la foule à la mer tantôt immobile, tantôt agitée par les vents[41].

Toutefois, de telles caractéristiques ne sont pas uniquement le propre des foules, ou plutôt la psychologie collective n'est que le grossissement des réactions individuelles. Cette versatilité et cette mobilité dans les impressions se retrouvent chez bien des personnages, et leur font commettre nombre d'erreurs. Elles s'affirment tout particulièrement chez les généraux vaincus de la seconde guerre punique : T. Sempronius Longus, C. Flaminius, C. Térentius Varron, victimes de leur *temeritas* et de l'exaltation qui s'est emparée d'eux à la suite de quelques escarmouches dont ils sont sortis victorieux, se laissent griser par ces succès minimes et abattre par la défaite[42]. L'exemple le plus net reste celui de M. Minucius Rufus, le maître de cavalerie de Paul-Émile : dans l'exaltation d'une victoire qu'il croit éclatante et définitive, il

tinis auertere malis ; nolle inultos hostes ; nolle successum non patribus, non consulibus ; externa et domestica odia certare in animis.

39. X, 41, 2 ; II, 24, 3, et surtout XXXVII, 43, 3-4 : *Hic maior timor minorem uicit : ancipiti coacti metu primo constiterunt ; deinde et ipsi rediere in pugnam.* La première crainte est celle de l'ennemi puisque les soldats prennent la fuite, la seconde naît de l'intervention du général qui veut regrouper ses troupes par tous les moyens.

40. II, 7, 5 ; XXXI, 34, 3.

41. XXVII, 27, 11. Les commentateurs (voir WEISSENBORN-MUELLER, *ad. loc.*) rapprochent ce passage de Polybe XI, 29, 9 où la même image et la même comparaison figurent dans le discours de Scipion ; il faut néanmoins souligner que chez Tite-Live cette idée s'accorde parfaitement avec d'autres réflexions qui figurent dans d'autres passages et ne sont pas nécessairement inspirées de Polybe, et qu'elle exprime toute une conception de l'âme humaine sur laquelle nous reviendrons plus bas.

42. XXI, 52, 11, 53, 1-7, 55 (pour la bataille de la Trébie) ; XXII, 3, 7-14 (avant Trasimène) ; XXII, 41, 1-3 avant Cannes. Voir les analyses de L. CATIN, *En lisant Tite-Live*, Paris, 1944, p. 42-53, à propos du général *ferox* et du général *prudens*, qui permettent les mêmes conclusions.

se glorifie sans mesure ni retenue d'un exploit, au demeurant modeste, et se laisse finalement surprendre par Hannibal, mais l'intervention de Fabius Maximus le sauve et rétablit la situation. Son comportement se transforme alors complètement : Minucius ne se borne pas à faire publiquement amende honorable et à reconnaître la supériorité du dictateur, il l'appelle père et déclare vouloir se soumettre en tout à ses ordres[43]. Et ce revirement soudain traduit à la fois le manque de mesure qui caractérise un homme dont toute la conduite est excessive, et son instabilité.

Tout en insistant sur la mobilité et la versatilité de l'âme humaine, facilement affectée par maintes circonstances, Tite-Live ne met pas moins l'accent sur la force des réactions que suscitent de telles situations. Nombreux sont en effet les passages où il laisse voir comment rien ne peut faire obstacle aux passions qui entraînent les foules ou les individus. Une multitude en proie à la terreur et à l'égarement « échappe à toute autorité » et ne peut être ramenée au calme et à la raison par les consuls[44]. Les soldats qui s'enfuient après Cannes se dispersent en tous sens, sans être entraînés par des ordres ou une décision réfléchie (*consilium*) mais sous l'impulsion de ce que l'historien nomme *impetus animi*[45]. Ce n'est d'ailleurs pas le seul moment où Tite-Live établit une opposition nette entre la décision mûrement pesée et l'élan aventureux et irréfléchi que fait naître la terreur où la colère[46]. Et il peut ainsi faire éclater l'impétuosité ou l'excès de ces élans affectifs et passionnels dont les conséquences peuvent être considérables pour l'évolution de l'histoire. Une telle analyse d'ailleurs ne s'applique pas uniquement aux mouvements irrationnels des foules issus de la peur ou de l'indignation, les mêmes caractéristiques ressortent dans les comportements individuels : lorsque le maître de cavalerie Q. Fabius a remporté une victoire malgré les ordres du dictateur L. Papirius Cursor, ce dernier dans l'aveuglement de sa colère est incapable de se modérer et d'entendre raison, tandis qu'il se comporte avec une sévérité qui lui aliène le cœur de ses soldats[47]. Plus généralement, toutes les passions aboutissent à ces excès impossibles à réfréner ; l'ambition, la passion ou le désir exercent également leurs ravages : à propos de Sp. Maelius

43. XXII, 29, 8-11 ; 30, 3-6.

44. III, 15, 7 : *sedabant (scil. consules) tumultus, sedando interdum mouebant : nec enim poterat pauida et consternata multitudo regi imperio.*

45. XXII, 50, 12 : *Haec apud uictos magis impetu animorum quem ingenium suum cuique aut fors dabat, quam ex consilio ipsorum aut imperio cuiusquam agebantur.*

46. Une telle opposition est parfois explicite (II, 57, 2 ; VII 39, 16) ; parfois la notion d'*impetus* est remplacé par un sentiment précis comme la colère ou la crainte (II, 11, 4 ; XXVI, 25, 11) ; parfois enfin la notion d'*impetus* suffit à suggérer l'élan irraisonné : XXV, 21, 5, XXVI, 7, 3, XXVI, 18, 10 où l'*impetus* s'oppose à la raison.

47. VIII, 31, 11-18.

ou de Manlius Capitolinus[48], l'historien affirme que l'âme humaine ne sait pas retenir son exaltation dans le succès ni borner ses désirs, et multiplie au cours de son œuvre les réflexions sur les dangers de la prospérité ainsi que la nécessité pour les particuliers comme pour les États de ne pas abuser de la chance[49] ; autrement dit, le succès grise et fait oublier toute prudence, entraînant ainsi ce débordement de confiance, ces sentiments exacerbés dont nous avons vu plus haut les manifestations.

* * *

C'est dire que dans l'œuvre qu'écrit Tite-Live, il n'y a pas simplement place pour les projets conscients, mais pour les ressorts humains et les données de la psychologie ; l'historien montre comment elles interviennent dans le cours des événements. Ces éléments se découvrent dans des formules récurrentes, dans des situations qui se répètent, dans des commentaires qui figurent aussi dans les discours. Ils laissent ainsi penser qu'il existe chez notre auteur toute une représentation de l'âme humaine qui explique le comportement des hommes et des foules parce qu'elle permet de comprendre les réactions, parfois violentes et imprévisibles, qui sont à l'œuvre dans l'histoire. Résumée dans ses grandes lignes, une telle conception s'appuie sur deux données ; l'instabilité de l'âme humaine et un élément qui permet de la modérer. La mobilité permet de montrer des personnages en proie à des sentiments changeants, qui varient fréquemment sous l'influence de quelques facteurs, mais conservent leur violence. Ces réactions sans mesure constituent une réponse à des conditions extérieures mais la possibilité de se laisser affecter réside dans l'âme elle-même. Telle est l'interprétation qui ressort de la lecture de Tite-Live : elle trouve une confirmation dans les propos que Scipion adresse à ses soldats après leur tentative de révolte. « Toute multitude est comme la mer, immobile par elle-même ; les vents et les brises l'agitent ; ainsi le calme ou les tempêtes sont en vous, le motif et l'origine de toute folie sont dans les agitateurs... »[50] A côté de cet élément impulsif, capable de céder à toutes les sollicitations extérieures, Tite-Live met aussi l'accent sur l'autre volet, le *consilium*, qu'il oppose à l'*impetus*, c'est-à-dire la faculté qui permet de modérer, d'ordonner ces élans et de les soumettre à une discipline, et qui se fonde sur la prudence et la réflexion, en un

48. IV, 13, 4 : *ut est humanus animus insatiabilis eo quod fortuna spondet.* Tite-Live insiste de même sur la violence et l'avidité de Manlius Capitolinus (VI, 11, 3 ; 18, 5).

49. VI, 34, 5 ; XXVIII, 21, 9 ; XXX, 42, 15 ; XXXVII, 32, 13.

50. XXVIII, 27, 11 : *multitudo omnis sicut natura maris, per se immobilis est, uenti et aurae cient ; ita aut tranquillum aut procellae in uobis sunt et causa atque origo omnis furoris penes auctores est, uos contagione insanistis* ; cf. 28, 1 : *scelus nullam rationem habet.*

mot, la raison. Ce deuxième aspect est beaucoup plus connu : il contient toutes les remarques sur les *mores*, toutes ces conduites exemplaires où transparaissent les vertus du peuple romain et dont l'historien ne cesse de souligner l'importance au cours de son récit. La modération, la *fides*, la *pietas* même constituent autant de manières de ne pas céder aux sollicitations extérieures, de réfréner des impulsions souvent désastreuses, et enfin de « pratiquer le courage dans l'action comme dans la souffrance »[51]. Il s'agit, en effet, comme l'explique Fabius Maximus à Paul-Émile, de « se laisser conduire par la raison, non par la fortune, de rester toujours maître de soi et de tous ses actes... »[52]. Derrière ces modèles de conduite, que laisse apparaître l'histoire et dont notre auteur accentue l'efficacité, ne s'affirme pas seulement l'utilité morale de la littérature historique, mais plus largement l'attention portée aux éléments directeurs et rationnels de l'âme humaine, ceux qui empêchent de s'abandonner à des réactions excessives. Et ces mécanismes compensateurs prennent encore plus de force, quand on mesure la violence et la faiblesse de l'*impetus*.

Tite-Live paraît ainsi opposer dans l'homme un élément rationnel et un côté irrationnel, agité en tous sens par des sentiments contraires, incapable à lui seul de se ressaisir et de s'arrêter. Il est très difficile de ne pas interpréter une telle conception à la lumière des doctrines philosophiques contemporaines de notre auteur ; une telle enquête est d'autant plus légitime qu'il avait lui-même écrit des dialogues portant sur la philosophie[53]. Tite-Live nous y invite d'ailleurs personnellement, puisqu'il a rapproché, comme le font les philosophes, les passions et les désordres surgis pendant la guerre contre Hannibal, avec des maladies[54]. A vrai dire, ce parallèle se retrouve dans presque toutes les écoles et il ne peut suffire pour nous permettre de préciser les sources philosophiques de sa réflexion. Mais il nous oriente déjà vers un courant stoïcien ou académicien. De plus, *consilium* et *impetus* se trouvent, semble-t-il, nettement distingués par l'historien : l'opposition qu'il trace entre eux n'autorise nulle part à les considérer comme les deux facettes d'une même faculté, tantôt altérée, tantôt s'exerçant dans toute sa puissance. Un tel dualisme éloigne radicalement Tite-Live de l'Ancien Stoïcisme et de sa conception moniste[55] pour le rap-

51. Selon les paroles prêtées à Mucius Scaeuola (II, 12, 9) : *et facere et pati fortia Romanum est.*

52. XXII, 39, 21 : *Nec ego ut nihil agatur moneo sed ut agentem te ratio ducat, non fortuna; tuae potestatis semper tu tuaque omnia sint...*

53. Sénèque, *Ép.* 100, 9 : *Scripsit enim et dialogos quos non magis philosophiæ adnumerare possis quam historiae et ex professo philosophiam continentes libros.*

54. XXIV, 18, 2 : *censores (...) ad mores hominum regendos animum aduerterunt castigandaque uitia, quae, uelut diutinis morbis aegra corpora ex sese gignunt, eo nata bello erant.*

55. A. J. Voelke, *L'unité de l'âme humaine dans l'ancien stoïcisme*, in *Studia Philosophica*, 25, 1965, p 154-181 ; il en allait sans doute de même chez Panétius, voir M. van Straaten, *Notes, on Panaetius' Theory of the Constitution of Man*, in *Images of Man in Ancient and Medieval Thought*,

procher de l'Académie. Il s'apparente en effet à la vieille distinction que suit Cicéron dans le livre IV des *Tusculanes* et qui est celle de Pythagore et de Platon : « l'âme se divise en deux parties dont l'une a en partage la raison et l'autre en est dépourvue »[56]. Un peu plus loin il rappellera comment la passion est dans un perpétuel mouvement et insistera sur ces dispositions au départ changeantes qui peuvent se fixer pour devenir des vices invétérés[57]. De même, le *De finibus* montrera que « l'âme a une tendance à toujours agir et à ne pouvoir à aucun prix s'accommoder du repos »[58]. Ces témoignages font ainsi apparaître une anthropologie qui se réfère à une tradition académique ; Tite-Live s'y rattache vraisemblablement et se montre par là bien proche de Cicéron et de la Nouvelle Académie. Une telle conclusion n'est d'ailleurs pas en contradiction avec d'autres aspects de l'œuvre livienne : scepticisme envers les interventions surnaturelles trop manifestes, goût de la vraisemblance et aussi référence à une tradition qui a pour elle son ancienneté, et l'accord de tous[59], autant de caractéristiques qui révèlent, elles aussi, l'influence de l'Académie. Il n'est donc pas surprenant que la conception de la nature humaine s'insère également dans cette tradition de pensée.

Tite-Live n'écrit pourtant pas un traité de philosophie, il ne cherche pas comment extirper les passions et ne s'intéresse pas au mécanisme de leur naissance, il n'a pas non plus l'intention de former un sage, mais il fait porter son attention sur des hommes insérés dans le mou-

Studia G. Verbeke, Louvain, 1976, p. 92-109. En revanche, il est manifeste que Posidonius revient à une conception dualiste proche du platonisme : voir M. Laffranque, *Poseidonios d'Apamée*, Paris, 1964, p. 405-449 ; I. G. Kidd, *Posidonius on Emotions*, in *Problems in Stoicism*, Londres, 1971, p. 200-215, P. A. Vander Waedt, *Peripatetic Soul-Division, Posidonius, and Middle Platonic Moral Psychology*, dans les *Greek, Roman and Byzantine Studies*, 26, 1985, p. 374-394. Ces éléments pourraient rapprocher Tite-Live du stoïcisme de Posidonius, comme on l'a fait parfois (Walsh, *Livy*, p. 49-53), en l'absence d'autres données. Néanmoins, la présence de thèses proches de l'Académie (voir *infra*, n. 59) nous invite plutôt à nous tourner vers la tradition académique.

56. *Tusc.* IV, 5, 10 : *ueterem illam equidem Pythagorae primum, dein Platonis discriptionem sequar, qui animum in duas partes diuidunt, alteram rationis participem faciunt, alteram expertem, in participe rationis ponunt tranquillitatem, id est placidam quietemque constantiam, in illa altera motus turbidos cum irae, tum cupiditatis, contrarios inimicosque rationi.*

57. *Tusc.* IV, 10, 24 : *Intellegatur igitur perturbationem iactantibus se opinionibus inconstanter et turbide in motu esse semper : cum autem hic feruor concitatioque animi inueterauit et tamquam in uenis medullisque insederit, tum existet et morbus et aegrotatio et offensiones ea quae sunt eis morbis aegrotationibusque contrariae.* Voir également IV, 13, 30. Sur ces questions, voir J. Pigeaud, *La maladie de l'âme*, Paris, 1982.

58. *Fin.* V, 20, 55 : *Sunt autem etiam clariora uel plane perspicua minimeque dubitanda indicia naturae, maxime scilicet in homine, ut appetat animus aliquid agere semper neque ulla condicione quietem sempiternam posse pati.*

59. Les deux premiers points ont été fréquemment relevés (voir par exemple J.-M. André, *Le siècle d'Auguste*, p. 147-148) ; le dernier a suscité moins d'attention mais Tite-Live a réfléchi sur l'utilisation de ses sources : il se refuse à combler les lacunes de ses sources par des conjectures personnelles (VI, 12, 3 : *Quod cum ab antiquis praetermissum sit, cuius tandem ego rei praeter opinionem, quae sua cuique coniectanti esse potest, auctor sim?*) ou bien s'oblige à rapporter les faits qui ont l'accord de tous (VIII, 18, 3 : *sicut proditur tamen res, ne cui auctorum fidem abrogauerim, exponenda est*). Voir les remarques de T. J. Luce, *Livy*, p. 143-150, où la référence à la tradition philosophique est cependant absente.

vement de l'histoire, aux prises avec leurs émotions et leurs passions dont il mesure les effets. Une telle conception de la nature humaine a néanmoins des conséquences importantes sur l'œuvre qu'écrit Tite-Live. Elle amène d'abord notre auteur à insister sur les constantes du comportement humain ; les ressorts psychologiques ne sont pas en nombre infini et, en outre, l'accent se trouve mis sur leur universalité. L'historien l'affirme en effet par ces généralisations si fréquentes, introduites par *ut fit*, *ut solet*, *ut semper*... qui viennent rythmer le récit et constituent l'une de ses caractéristiques originales. On a quelque fois tendance à y voir des gaucheries, des naïvetés d'un auteur plaquant quelques notations sommaires pour donner de la couleur à son œuvre [60] ; elles lui permettent cependant de faire l'économie d'une description qu'il a déjà faite, d'inscrire tel comportement dans la logique des conduites humaines, en lui ôtant toute étrangeté, et de rappeler ce déterminisme psychologique où les mêmes causes produisent les mêmes effets dans l'âme. Dans une œuvre qui, à la différence des monographies sallustéennes, se trouve dépourvue de préambule, l'historien peut de cette façon suggérer indirectement ses propres théories et les laisser se dégager des événements qu'il relate au lieu de les énoncer par avance.

En second lieu, cette conception donne naissance à une philosophie de l'histoire et à une réflexion sur le devenir des États et les facteurs qui les conditionnent. Dans cet ensemble, les passions ont une place notable : Tite-Live les fait intervenir dans les balbutiements de l'histoire romaine : le désir du pouvoir, la colère sont à l'œuvre dès la fondation de Rome et il n'y a pas cette magnifique *concordia* dont nous parle Salluste au début du *Catilina* [61]. Et leurs ravages continueront à se faire sentir par la suite. De plus notre auteur met l'accent sur des mécanismes généraux du comportement humain, qui deviennent des principes d'explication ; dans la première décade, il insiste sur l'alternance de la concorde et de la discorde au sein de la cité, dont l'apparition est liée à la présence du péril extérieur ou de la tranquillité [62]. Cette idée revient sans cesse, se précise et permet souvent les généralisations dont nous parlions plus haut. Elle trouvera enfin son explication à la fin de la troisième décade, dans un discours prononcé par Hannibal après la chute de Carthage : « Aucune grande cité ne peut rester longtemps en repos, si elle n'a pas d'ennemi au

60. Voir E. Dutoit, *Quelques généralisations de portée psychologique et morale dans « l'histoire romaine » de Tite-Live*, dans *R. É. L.*, 20, 1942, p. 98-105, qui y voit des « thèmes diatribiques » dépourvus « d'une pensée très personnelle ».

61. I, 6, 4 : *Interuenit his cogitationibus auitum malum, regni cupido, atque inde foedum certamen coortum a satis miti principio. Cat.* VI, 2 : *ita breui multitudo diuersa et uaga concordia ciuitas facta erat.*

62. Cette question a été analysée en détail par J.-M. André, *L'otium dans la vie morale et intellectuelle romaine des origines à l'époque augustéenne*, Paris, 1966, p. 435-450.

dehors, elle en trouve en elle-même »[63]. Ainsi la succession de la concorde et de la discorde dans la paix et dans la guerre, loin d'être une constatation anodine, s'insère dans une réflexion sur les énergies collectives et leur utilisation ; plus largement elle constitue la transposition, à l'échelle de la cité, de cette mobilité de l'âme humaine, qui s'agite sans cesse, se fixe sur un objet ou un autre et cède aux sollicitations de toute sorte quand elle n'est pas guidée par la raison, ni par les *mores* ou la *disciplina* qui en est l'expression[64]. L'oubli des mœurs ancestrales, enfin, renforce ces tendances irrationnelles et laisse ainsi place à la décadence romaine. Dès lors la *fortuna*, qui permet bien sûr de faire une place à l'irrationnel dans l'histoire[65], n'a plus exactement la même portée : elle ne traduit pas toujours la malignité d'une puissance aveugle et jalouse, elle est aussi le nom que donnent les hommes à leur aveuglement, à leurs erreurs, à leurs vices parce qu'ils ne s'avisent pas que leur échec est la conséquence de ces égarements et qu'ils en portent la responsabilité[66]. Les notions que nous avons analysées plus haut servent ainsi à comprendre et à expliquer les comportements humains, elle permettent d'en apprécier l'importance dans l'évolution historique ; elles fondent une philosophie de l'histoire qui dégage les principes essentiels de ce devenir.

L'œuvre de Tite-Live enfin constitue une réponse à Salluste ; il semble sans doute rejoindre l'auteur des *Histoires* dans une conception qui fait de l'homme un être *semper inquies atque indomitum*[67]. Mais sur bien des points, il est loin de s'accorder avec lui : il refuse de choisir l'archaïsme, l'ellipse et la concision et ne ménage pas ses attaques contre ceux « qui se veulent obscurs à force de raffinement »[68]. Son interprétation de l'histoire constitue également une réfutation des principales thèses sallustéennes : la décadence ne commence plus aux lendemains de la destruction de Carthage, au moment où disparaissent le *metus hostilis* et se développaient la cupidité et l'ambition[69]. Tite-Live est bien plus nuancé : il montre que l'ambition existe dès les origines de Rome et que, comme nous l'avons plus haut, l'absence de péril extérieur fait sentir ses effets dans les premiers temps de l'histoire romaine et s'insère dans une réflexion sur l'*otium*, la guerre et l'énergie

63. XXX, 44, 8 : *Nulla magna ciuitas diu quiescere non potest : si foris hostem non habet, domi inuenit, ut praeualida corpora ab externis causis tuta uidentur, sed suis ipsa uiribus onerantur.*

64. Sur le lien entre ces deux notions voir M. Ducos, *Les Romains et la loi. Recherches sur les rapports de la philosophie grecque et de la tradition romaine à la fin de la République*, Paris, 1984, p. 449-451.

65. I. Kajanto, *God and fate in Livy*, p. 80-89.

66. La *temeritas* par exemple permet à la fortune de l'emporter (XXII, 27, 8 ; 29, 1). Voir G. Stuebler, *op. cit.*, p. 58-60.

67. Fr. 7 Maurenbrecher.

68. Sénèque, *Contr.* IX, 1 (24), 14 ; IX, 2 (25), 26.

69. *Catilina*, 10-11 ; et surtout *Histoires*, Fr. 12 ; voir en dernier lieu E. Tiffou, *Essai sur la pensée de Salluste à la lumière de ses prologues*, Paris, 1974.

collective. En un mot, l'historien critique indirectement les vues de son prédécesseur et propose à son tour une théorie tout aussi précise, fondée sur une interprétation de la nature humaine, mais qu'il laisse au lecteur le soin de dégager à travers l'enchevêtrement des facteurs matériels et humains et la complexité du devenir historique.

* * *

Tite-Live s'affirme ainsi comme un historien bien plus lucide et plus profond qu'on ne l'a cru quelquefois. A travers les actions humaines, leurs réussites et leurs échecs, il fait mesurer la place qu'occupent les réactions affectives dans l'histoire de la cité : incidents mineurs aux conséquences importantes, égarements provoqués par une terreur soudaine, erreurs dues aux passions qui entraînent les hommes, constituent autant de facteurs qui interviennent dans une causalité historique souvent complexe pour influer sur le devenir des États. Ils trouvent leur explication dans une conception précise de l'âme humaine, capable de raison et de lucidité, mais aussi de versatilité et d'élans irraisonnés. Une telle idée qui doit beaucoup à l'influence de l'Académie, s'affirme discrètement au cours de l'œuvre. Elle justifie quelques-uns des procédés d'écriture utilisés par l'historien, elle permet de dégager les règles générales du comportement humain, voire des principes explicatifs qui commandent, par exemple, l'alternance de la concorde et de la discorde. Il est également probable qu'elle détermine une conception précise du pouvoir qui tient une place importante dans le récit livien[70]. A travers cette histoire volontairement impersonnelle se devine par conséquent l'expression d'une personnalité, d'un homme beaucoup plus proche que l'on ne l'a cru des courants philosophiques et des débats de son temps, d'un penseur, enfin, dont l'œuvre n'a pas encore livré toutes ses richesses.

70. Nous comptons reprendre prochainement cette question.